Porte-Parole

Épisode 6 - Guillaume Lemay-Thivierge

[Jean-Marie] Salut ici Jean-Marie Lapointe, bienvenue à Porte-Parole sur Canal M. Le but de l'émission, nous on veut vous toucher, vous inspirer, vous partager la démarche personnelle et intime de notre invité puis découvrir le sens de sa vie et aussi le but de son existence à travers son rôle de porte-parole. Victor Frankl, lui, il a dit : « L'important n'est pas ce que nous attendons de la vie, mais ce que nous apportons à la vie. Alors au lieu de se demander si la vie a un sens, il faut s'imaginer que c'est à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure. » Salut, Guillaume Lemay-Thivierge.

[Guillaume] C'est beau ça.

[Jean-Marie] Et c'est surtout intense parce que quand Victor Frankl dit que c'est à nous de donner un sens à la vie à chaque jour et à chaque heure, ça demande une qualité de présence, une qualité d'être là quand ça se passe. Puis j'ai l'impression que toi tu le fais, mais tu le fais 1000 fois plus vite que tout le monde.

[Guillaume] Je ne sais pas si je le fais mille fois plus vite que tout le monde je pense j'ai comme condensé mon existence, mon existence à moi est condensée en accordéon. Il y a des moments où ça va vite vite vite vite vite vite puis quand l'accordéon s'étire ou le slingshot, permets-moi l'expression, là, ça devient très lent. Je fonctionne vraiment par montagnes russes moi. Il y a des moments où tout s'accélère, j'ai toujours pensé que j'étais quelqu'un qui était rapide pour me rendre compte que je suis quelqu'un qui est extrêmement lent, mais en étant capable d'emmagasiner beaucoup de choses en même temps, c'est-à-dire que si admettons, je ne sais pas moi, si je tourne une scène d'action, si je réalise quelque chose, je suis capable d'emmagasiner beaucoup d'informations. Je suis capable d'en livrer beaucoup en même temps, mais le processus de compréhension, lui il se fait une affaire à la fois. Et plus c'est quelque chose qui est normal, plus ma capacité à l'emmagasiner, à le comprendre est là. Moi faire des lunchs à mes enfants le matin c'est extrêmement compliqué pour moi. C'est très très long, c'est coordonner mes mouvements dans une cuisine, partir une brassée de lavage, plier

ça, faire du ramassage, c'est quelque chose dans quoi je me perds complètement. Plus ça devient complexe, plus ça devient hors de l'ordinaire, plus je commence à me sentir vivant.

[Jean-Marie] Ou à haut risque.

[Guillaume] Ou à haut risque, oui, pas nécessairement au risque de se tuer. C'est à dire que si tu prends le parachute par exemple où j'ai sauté beaucoup en bungee aussi dans ma vie puis j'ai fait bien des affaires qui étaient un peu comme on dit casse-cou, mais moi c'est plus dans le sens où là il y a quelque chose qui se passe, l'accélération de mon cœur fait que mon oxygène dans le cerveau, circule plus vite et je deviens dans un état d'éveil. Mais ça, c'est clairement un manque puis ça, je m'en rends compte en vieillissant que c'est une maladie dans le fond, c'est le besoin d'avoir cette dose. Je l'ai compris sur le tard quand je me suis rendu compte que j'allais vivre avec ce que mon père avait, mon père c'est un joueur compulsif, toxicomane, alcoolique et j'ai fait : « Ah bah j'ai la même chose, c'est juste que je ne l'ai pas exprimé d'une même façon. » Je ne me suis pas piqué au niveau de la drogue, je ne me suis pas défoncé, je n'ai pas vécu des affaires très excessives.

[Jean-Marie] La source est la même, l'addiction est différente.

[Guillaume] Exactement, exactement. Donc c'est pour ça que cette image-là elle est facilement contrôlable de toute façon tous ceux qui s'intéressent un peu à l'image publique des gens en général, aux médias ou à la façon dont on a de mettre en lumière quelqu'un, on a un contrôle énorme médiatiquement parlant puis au niveau de l'image, c'est-à-dire que moi rapidement, je me suis retrouvé à être l'espèce de jeune énervé, très très jeune dans les entrevues, dans les quiz parce que quand on fait ce métier on se retrouve à faire bien des émissions de toute sorte, je me suis retrouvé à être souvent énervé puis j'ai vite compris que c'est quelque chose qu'on aimait aussi de moi, ça devenait mon rôle tranquillement puis j'aimais ça, ça me faisait plaisir d'être celui qui sort des sentiers battus, celui qui fait quelque chose à quoi on ne s'attendait pas et à un moment donné ça devient ta façon de véhiculer ton image.

[Jean-Marie] Ce n'est pas juste ça toi, Guillaume Lemay-Thivierge c'est une facette de qui tu es, mais quand on te rencontre dans la vie de tous les jours, tu es un gars posé, tu es un gars calme même si tu es un gars qui carbure à la dopamine, à l'adrénaline, mais tu es capable déjà là dans une situation par exemple, nous on se connaît, on est des chums, on est capable d'avoir des conversations, je te sens tout le temps calme. Et je suis capable de t'imaginer derrière la caméra d'une grosse série que tu peux produire avec des gros enjeux quand je te dis qu'il y a des gros dangers, des gros enjeux, des gros risques, je te sens calme là-dedans. C'est bizarre parce qu'à l'opposé dans la cuisine chez vous tu peux être désorganisé. C'est ce que tu disais tantôt.

[Guillaume] C'est ça, c'est ça, c'est vraiment, il y a une image qui m'avait frappé à un moment donné tu te souviens du film « Le démineur », je ne sais pas si je t'ai déjà parlé de ça donc c'était un gars qui est dans les pays en guerre puis qui s'en va enlever des bombes, désamorcer des bombes. Puis tu vois qu'il est dans une espèce d'action, une adrénaline très très forte, moi je n'ai pas ça dans la vie pantoute, ça n'a rien à voir, mais il y a une image à un moment donné il rentre chez lui puis sa femme lui dit : « Va à l'épicerie puis va acheter des céréales pour notre enfant. » Et il arrive devant la multitude de boîtes de céréales à l'épicerie et là tu sens qu'il perd tous ces moyens, toute cette capacité de concentration d'être capable de faire des choses qui sont extrêmement demandantes, exigeantes, pour certains aspects, c'est comme s'il y avait des catégories dans lesquelles je ne fit pas du tout et d'autres dans lesquels je fit très bien. Puis si tu prends l'exemple de la réalisation, moi je n'ai pas fait de production, mais en réalisation par exemple sur une émission qui s'appelle « District 31 » que tout le monde connaît, c'est un challenge énorme, mais oui effectivement, il faut que tu sois calme dans ce genre de situation là puis en fait c'est ce qu'on apprend quand on est formé pour des sports qu'on dit extrêmes. Moi je ne fais pas de sport casse-cou. Vélo de montagne, descente rapide dans les roches, tu ne me verras pas là, je vais y aller tranquillement ça parce qu'il y a un risque de blessure imminente. Le parachute, le risque c'est par rapport à bon, ton parachute va-t-il s'ouvrir, tu l'as expérimenté, tu vois ce que je veux dire, ça peut se faire dans une certaine zénitude. Par contre ce qu'on nous apprend là-dedans c'est d'être calme. Slow is fast, c'est la phrase que mon professeur me répétait souvent, il dit : « Tu as un problème ? Ralentis immédiatement tous tes mouvements pour analyser qu'est-ce qui est en train de se passer puis tu vas être capable de réagir de façon plus efficace donc il ne faut pas paniquer. » Même chose en plongée sous-marine, même chose en aviation, il arrive

à un problème, tu descends puis tu analyses la situation, il faut que tu sois capable d'avoir un sang-froid à ce moment-là.

[Jean-Marie] Parce qu'il y a un enjeu majeur qui est la vie ou la mort ou se casser la gueule solide donc l'enjeu quand tu réalises, il est majeur parce qu'il y a des gros producteurs, il y a des gros montants d'argent, il y a des grosses cotes d'écoute puis toi ça te calme. Donc toute cette préparation des sports extrêmes, t'a permis de te préparer à.

[Guillaume] Oui, effectivement et j'ai un plaisir aussi à, en fait j'ai une capacité puis ça je ne sais pas elle vient d'où, ce n'est pas magique du tout. Mais dès que le problème devient plus grave, moi il commence à m'amuser, c'est bizarre. Puis dès que c'est quelque chose qui est insignifiant ça, ça m'angoisse. Vraiment j'ai l'impression de fonctionner à l'envers dans bien des choses. Là où ma blonde excelle à organiser une fin de semaine avec des amis puis là on va aller chercher la bouffe, mais moi je m'occupe de ça, ça, ça, moi je perds tous mes moyens, je ne suis plus efficace du tout. Mais mon dieu s'il pouvait avoir une inondation sur le chemin en se rendant puis qu'elle me dit : « On ne sera jamais capable de passer. » Là, moi, mes sens s'éveillent puis à ce moment-là c'est comme les lutteurs qui se donnent la tape bah moi à ce moment-là tu peux me donner la tape.

[Jean-Marie] Tu prends le relais.

[Guillaume] Je prends le relais. Moi ce que je propose des fois aux producteurs maintenant je leur dis : « Appelez-moi donc quand un réalisateur tombe malade puis que vous êtes mal pris une journée. » Plutôt que de me proposer un projet où il faut que je me prépare calmement, il faut que j'aie le temps de penser à chaque chose que je vais faire, je ne suis pas efficace.

[Jean-Marie] Donc toi tu es un pompier quelque part.

[Guillaume] Moi je suis un pompier. C'est ça, c'est vraiment ça, c'est vraiment ça ma capacité, c'est d'être un pompier, c'est de ne pas réfléchir longtemps, on le voit par les actions que je pose, j'ai posé des actions dernièrement dans les dernières années où je n'ai pas réfléchi avant de le faire, j'ai agi puis après ça je réfléchis, mais oui, c'est le côté pompier instinctif, je me fie à mon instinct plus qu'à n'importe quoi d'autre, dès que c'est un peu trop réfléchi et je comprends, moi je n'ai pas été à l'école traditionnelle aussi, le background est particulier, mais ma mère avait décelé ça probablement très très jeune puis elle m'avait dit : « Tu ne vas pas bien fonctionner à l'école, tu ne seras pas capable de te mouler au système. Le système ne te correspond pas du tout ou tu ne corresponds pas au système. »

[Jean-Marie] Mais la façon que tu te décris avec beaucoup de lucidité, tu es capable de reculer dans ton enfance ? Ça part d'où cette façon d'être à la fois complètement différente puis en même temps profondément humaine parce que tu es un gars hyper sensible, tu n'es pas déconnecté ni de tes émotions, ni des autres autour de toi.

[Guillaume] Au contraire, ah non, moi je suis un hyper sensible, moi je suis un hyper sensible qui pleure beaucoup, qui pleure souvent, la voix me casse régulièrement quand je parle de quelque chose puis ça commence à venir me chercher intérieurement, je suis extrêmement sensible à la douleur et au malheur des autres. C'est quelque chose qui me trouble énormément, qui me déstabilise. Il y a des drames tous les jours, on a juste à écouter les nouvelles et quel qu'il soit, il me jette à terre, il me fait mal profondément, c'est quelque chose qui est même lourd à porter. Tellement qu'à un moment donné le sens de la vie devient comme un brouillard à un certain moment parce que je me dis que je n'arrive plus à voir pourtant quand j'ai du plaisir, j'aime avoir du plaisir j'aime rire, j'aime être avec des gens drôles, j'aime être avec des gens qui me divertissent. Moi je suis quelqu'un qui raconte pas grand-chose, je n'ai pas mille anecdotes, je n'ai pas d'histoire, je suis un bon public qui écoute. Mais en me racontant ou quelqu'un qui me raconte, ça, je vais trouver ça très drôle parce que ma vie n'a pas de bon sens, je ne suis pas capable de la raconter aussi bien que quelqu'un d'autre, un bon ami à moi. Mais j'ai une immense sensibilité puis je ne pense pas être déconnecté de ce que moi je vis par rapport à la vie. Mais je pense être déconnecté à la façon principale qu'on nous propose de ce que devrait être la vie.

[Jean-Marie] Mais ça, tu as toujours été de même. Guillaume] Je ne sais pas ça vient d'où.

[Jean-Marie] C'est ça. Tu réponds à la question, c'est que tu ne sais pas d'où ça vient cette façon d'être à la fois hyper originale, électron libre puis en même temps bien groundé. Parce que tu as quand même des responsabilités, tu es quand même père de plusieurs enfants et c'est ce qui m'impressionne de toi, cette façon d'être à la fois homme orchestre, mais en ayant une patte dans les airs puis une autre à terre.

[Guillaume] Ouais, je vois très bien ton image puis effectivement il y a des grandes responsabilités en tant que parents, que papa. Moi j'ai travaillé beaucoup quand j'ai eu ma première petite fille Charlie puis j'avais 25 ans quand je l'ai eu, je faisais des films puis je faisais « Nitro » puis je ne sais pas aujourd'hui comment j'ai fait pour passer à travers ça, bah en fait je le sais c'est que je n'ai pas été présent comme père, pas assez à mon goût, c'est ça. Puis je pense qu'il y a beaucoup de monde qui ont ce regret-là, mais il fait mal puis il est profond quand tu réalises ça.

[Jean-Marie] Je vais t'arrêter parce que moi j'avais fait un reportage avec toi avec notre chum Erick Rémy avec l'émission « Les fils à Papa » on avait fait un portrait et ta copine de l'époque, la maman de Charlie, elle te trouvait beau dans ta façon d'être tellement différent, elle dit : « Moi je l'aime ce gars-là, je le laisse aller, il gère l'école de parachutisme, on a notre petite fille ensemble. » Et je ne sais pas si tu te tapes sur la tête quand tu te dis que tu n'as pas été, je ne veux pas dire un bon père ou pas un père assez présent, mais j'avais l'impression que tu étais tombé sur une fille qui avait décelé que lui là, c'est une bébitte rare puis si je veux qu'il soit heureux avec moi, il faut qu'il ait du mou.

[Guillaume] C'est bien dit, ton analyse est excellente, mais on s'est séparé pas longtemps après ce reportage-là.

[Jean-Marie] Belle analyse aussi.

[Guillaume] Alors, écoute, mais oui, il faut prendre la personne comme elle était puis tu n'as pas le choix puis oui, on est des bébites rares, ce qu'elle me disait la mère de ma fille, Martine à l'époque, elle me disait : « Tu ne travailles pas toi, tu fais juste t'amuser. » Puis elle trouvait ça très difficile cette espèce de rapport que j'avais là. Puis je trouvais ça insultant qu'elle dise ça parce que je passais du temps, je répétais mes textes, je pratiquais par contre je suis obligé de donner raison sur une chose, c'est vrai que j'étais toujours dans le plaisir. Et heureusement ou malheureusement c'est encore extrêmement présent aujourd'hui, c'est-à-dire que je ne suis pas capable de faire quelque chose qui ne me plaît pas. C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui je suis dans une espèce de déséquilibre parce qu'il y a moins de choses qui me plaisent actuellement, dans ma vie actuelle, c'est très présent l'entrevue qu'on fait, c'est maintenant.

[Jean-Marie] C'est circonstanciel ce que tu dis présentement.

[Guillaume] Ouais, c'est ce qui se passe en ce moment et j'aime mieux être transparent puis être vrai par rapport à ça, mais c'est vrai que quand le plaisir s'en va, mon efficacité descend énormément et je pourrais faire partie de ceux qui lâchent et qui sont des lâcheux de la vie si j'étais obligé à faire quelque chose qui ne me plaît pas à tous les jours. Ouais, je pourrais être quelqu'un qui pourrait être soit complètement dysfonctionnel, je ne sais pas comment on catégorise ces gens-là, mais quelqu'un qui se lève avec un profond dégoût d'aller faire son métier ou de passer à travers sa journée qui va être désagréable pour X ou Y raison.

[Jean-Marie] Bah c'est que la personne ne vit que pour le week-end parce que le vendredi soir il ne travaille pas samedi dimanche donc il se fait chier une bonne partie de la semaine et ça explique beaucoup aussi les personnes qui ont des problèmes de dépendance, de dépression puis c'est des personnes qui vivent pour le plus tard, mais toi tu es déjà rendu à plus tard. Tu as du fun, mais ça fait longtemps que tu as du fun dans ta vie toi.

[Guillaume] Oui, ça fait longtemps que j'ai du fun puis j'ai besoin d'en avoir, mais en même temps je vis la même culpabilité que probablement plein de monde, c'est-à-dire que quand j'en ai, je me demande si c'est injuste. Il y en a qui n'ont pas de fun.

[Jean-Marie] Est-ce que c'est normal ?

[Guillaume] Oui, est-ce que c'est normal d'avoir du plaisir comme ça ? Alors qu'on nous fait comprendre très jeune que l'effort, la difficulté nous rend plus grand, nous rend meilleur, nous rend de meilleurs êtres humains, de meilleures personnes. C'est très complexe en fait puis plus tu creuses, plus c'est décourageant. J'imagine que c'est comme d'ouvrir un livre de mathématique qui va se complexifier plus tu tournes dans les pages puis à un moment donné tu fais : « Oh, mon Dieu, c'était simple au début puis là c'est en train de devenir très très compliqué. » Je suis dans ce passage-là, peut-être que ça vient avec l'âge où tu recherches la simplicité de la vie le plus possible parce qu'à un moment donné ça devient un brouillard quand tu t'intéresses trop à essayer de comprendre tout ce qui se passe.

[Jean-Marie] Oui, puis toi, tu es un gars qui s'intéresse à un paquet d'affaires, tu fais plein de choses, tu as quand même quatre enfants, tu as des responsabilités professionnelles, de tout bord, tout côté, tu as des projets et c'est drôle parce que tu sais, ça fait 17 minutes que l'émission a commencé puis normalement au bout de 30 secondes, on est déjà en train de parler de ton rôle de porte-parole. L'émission s'appelle Porte-Parole.

[Guillaume] Je parle longtemps, il faut que je ralentisse, raccourcisse mes réponses.

[Jean-Marie] Non, non, mais on n'en a pas parlé parce que c'est même moi qui t'es lancé sur une autre question. Ce que je vais te dire, c'est que présentement je ne veux pas parler en détail de toute ta vie présentement, de ce que c'était il y a cinq ans, de ce que ça sera dans cinq ans, mais ce qui est beau dans ce que tu as dit c'est que présentement tu vis dans une situation où c'est différent. Parce que il y a eu des contrats que tu as perdus, il y a de nouvelles affaires qui sont en train de

s'installer dans ta vie et tu n'es plus porte-parole de la compagnie de voiture, mais tu as été par porte-parole d'un paquet d'affaires. Regarde, tu tapes « Guillaume Lemay-Thivierge » puis oui, porte-parole professionnelle avec un revenu oui, mais tu as été impliqué avec Action Suicide, Opération Enfant Soleil, le Grand défi Pierre Lavoie, Rêves d'enfants, UNICEF, je veux dire, tu n'es pas payé pour ça.

[Guillaume] Non, bah non, je les ai à peu près toutes faites, je les ai à peu près toutes faites. L'UNICEF j'ai commencé ça très jeune, je pense que c'est mes parents qui avaient...

[Jean-Marie] Avant ou après « Le Matou » ?

[Guillaume] Après, tout de suite après « Le Matou », j'ai dix ans à peu près et mes parents ont eu l'intelligence de me sensibiliser par une action extrêmement concrète pour un petit garçon de dix ans. Je pense que c'est eux qui ont appelé l'UNICEF ou peut-être que l'UNICEF les a appelés pour leur demander si je pouvais être porte-parole pour la journée de l'Halloween à l'époque il y avait des petites boîtes oranges où on mettait des sous là-dedans. Ils se sont arrangés pour que je fasse un voyage en Afrique pour aller voir sur le terrain comment ça se passe. Puis ça m'a bouleversé, ça m'a bouleversé pour plusieurs raisons et on a eu aussi un accident de voiture en plein milieu de la jungle en plus, un gros face-à-face où il y a eu de la mortalité dans la voiture dans laquelle j'étais, dans la voiture de l'autre bord. Un voyage, comment dire, éprouvant pour un petit garçon de dix ans, mais aussi par le fait qu'on allait voir sur le terrain par exemple dans un village, une pompe qui allait être installée dans un puits et là c'était la fête au village parce qu'il n'y avait plus besoin de marcher les cinq kilomètres pour aller chercher l'eau. Des affaires qui te marquent énormément à un âge très jeune alors que moi je connaissais un gros succès par rapport au film « Le Matou » à ce moment-là, c'était partout au Québec, je donnais aux journaux, je faisais des entrevues puis j'avais une assurance qui était un peu très tête enflée, je te dirais à ce moment-là, une assurance qui était, oh je me suis écouté, très arrogant.

[Jean-Marie] Presque arrogant, une attitude de baveux.

[Guillaume] Ouais, une attitude de baveux, trop de confiance puis c'est ça, tu es capable de répondre à n'importe quelle question. Et je pense que cette façon de m'avoir amenée à devenir porte-parole de l'UNICEF, je me souviens encore en revenant de ce voyage là, j'avais dit à mon père qu'est-ce que je peux faire et c'est probablement de là que ma sensibilité a commencé à s'ouvrir de façon très très large parce que moi je revenais au Québec, mais avec un souvenir de ce qu'était l'Afrique et là j'avais dit à mon père : « Comment je fais pour les sauver ? » Et puis là, les sauver, c'est bien du monde et il m'avait dit : « Plus tu vas être connu, plus tu vas pouvoir en sauver. » Et c'est peut-être là qui s'est passé dans ma tête un déclic et aussi un désir de devenir une vedette, une star, mais pour les bonnes raisons ou les raisons que je croyais bonne, que je crois encore bonne.

[Jean-Marie] Une vedette pour les autres.

[Guillaume] Ouais, il me disait : « Plus tu vas être connu, plus tu vas pouvoir en aider. » Parce qu'il dit : « Là c'est l'UNICEF, mais tout à l'heure, il y en a d'autres qui vont t'appeler. » Et effectivement c'est ce qui s'est passé parce que tous les téléthons de ce monde, on les fait tu le sais Jean-Marie quand on est connu, les épluchettes de blé d'inde, les spaghettis-thon, les conférences bénévoles pour aider un tel, un tel, les personnes en chaise roulante, puis plus tu te plonges dans cet univers-là, plus tu te rends compte qu'il y en a, qu'il y en a, qu'il y en a et c'est quelque chose qui est extrêmement difficile à porter aussi à un moment donné parce que là on te demande de choisir parce que tu n'as pas le choix, tu ne peux pas passer ta vie puis Peter MacLeod avait une très belle image dans un de ses spectacles il y a très longtemps, il disait : « Vision mondiale, tu es sensibilisé, je vais te donner mes 29 pièces par mois, je vais en donner en deuxième et puis à un moment donné le gars n'y arrive plus parce qu'il essaye d'aider trop de monde. » C'est ce qui se passe quand tu as le cœur gros comme ça à vouloir sauver le plus de monde possible, c'est qu'à un moment donné tu peux te perdre toi-même là-dedans. Et je ne dis pas ça pour faire pitié, je dis que c'est un équilibre qui n'est pas facile à atteindre, à comprendre.

[Jean-Marie] En même temps, quel déséquilibre pour un enfant de dix ans qui est une méga vedette au Québec, malgré son jeune dix ans, mais tu côtoies la mort, tu as côtoyé la pauvreté, tu côtoies la misère comme un petit garçon peut l'avoir, je

veux dire, comme tu reviens d'Afrique en ayant cette espèce de statue de vedette là, tu as beau me dire que tu veux tous les sauver, mais ton cœur de petit garçon de dix ans il voit bien qu'il y a deux réalités parallèles ici.

[Guillaume] Bah oui et puis je pense que depuis ce jour-là j'ai toujours réalisé à quel point j'étais un privilégié. Je suis un privilégié qui se plaint puis qui a des downs au même moment que les autres et qui manque de lumière pendant l'hiver et puis qui déprime à certains moments, mais toujours en ayant la conscience que je suis un privilégié, d'être né ici, d'avoir de l'eau, d'avoir un toit. Non, non, mais il y a une immense injustice qui quand tu la vois en face, à un moment donné elle est frustrante cette injustice. Elle fait très mal parce que tu te rends compte, tu te sens un peu comme quand quelqu'un dit : « Écoute, essaie d'aller moins loin avec ton char parce que faudrait que tu sauves sur le pétrole pour ne pas polluer la planète. » Mais que tu vois des bateaux énormes pollués sans arrêt, tu te dis : « Ah je veux bien, moi j'aimerais ça là qu'il y ait un équilibre, mais calisse, je ne pourrais pas le faire tout seul. Je ne pourrais pas le faire tout seul. » Puis ça fait mal, c'est frustrant de voir, de savoir qu'il y a des gens en ce moment qui ne se font pas correctement soigner et qui ne sont pas changés, que leur couche est pleine, ça fait mal, ton père avait fait une chanson là-dessus sur les maisons de personnes âgées puis après ça tu penses aux handicapés qui ne sont même pas capables de sortir puis qui n'ont aucune qualité de vie, les enfants battus et là tu pars dans ta tête à un moment donné puis et ce côté-là noir de la vie pour moi, comment dire, il a toujours été présent, il a toujours été là dans ma face, pas sur mes épaules comme si je pouvais le changer, mais en conscience, en conscience il a toujours fait partie de ça.

[Jean-Marie] Depuis que tu es tout jeune ?

[Guillaume] Depuis que je suis tout jeune.

[Jean-Marie] Sans aller dans tout ce que tu as vécu autant du côté grandiose de ta vie, mais tu sors d'une période difficile où tu as été brassé et quand tu dis que tu es privilégié, tu te le dis pareil quand tu vis des épreuves, quand tu vis des chocs ? Est-ce qu'il y a cette fondation là du petit Guillaume quand il a dix ans et qu'il revient d'Afrique puis qui se dit : « Moi là, je vais en aider du monde. » Mais il y a des réalités

des fois qui fait que ce n'est pas facile dans ta vie, est-ce que tu te rappelles ça ? Est-ce que ça te reground ? Est-ce que ça te sauve des fois ça ?

[Guillaume] La meilleure réponse que je peux te donner c'est oui et non. Je vais te donner une image qui m'a popé en même temps que tu disais ça. Si tu dis, tiens je vais prendre Kim Clavel la boxeuse que j'ai regardé dans un de ses derniers combats puis en tout cas, je regarde Kim en entraînement puis je la vois top shape, je la vois hot. Puis je lui dis : « Tu te rends compte comment tu es une privilégiée ? » Elle me dit : « Oui. » Puis je lui pose la même question pendant qu'elle est en train de se faire knocker dans un coin, elle va peut-être me regarder et va me faire : « Veux-tu fermer ta gueule deux secondes ? Je comprends ce que tu essaies de me faire voir, mais là je mange des tapes sur la gueule. Donc oui, je vais dormir ce soir dans un lit confortable, mais là je suis en train de me faire ramasser. » C'est la meilleure image que je pourrais te donner. Alors oui, je continue à me dire dans des moments difficiles que je suis un privilégié, mais quand tu as aidé beaucoup et que tu reçois des coups, puis les coups, entendons-nous bien là, ce n'est pas des coups de strap, ce n'est pas quelque chose qui est plus dramatique que d'autres vivent, c'est une situation de vie, mais les coups tu les reçois quand même, tu les sens et quand ils rentrent, ils font mal pareil, ils font très mal. Je pense que ça prend la fin du round pour pouvoir reprendre ton souffle puis après ça faire : « Bon, je me relève, on continue. »

[Jean-Marie] Avoir le recul. Avoir un peu de recul parce qu'en fait si ma question, je ne sais pas si je l'ai bien formulé, mais je me dis qu'on est le résultat de tout ce qu'on a accumulé, de tout ce qu'on expérimenté depuis notre enfance puis quand je te regarde d'aller aujourd'hui, moi j'ai le privilège d'être chum avec toi puis d'avoir des conversations intimes. C'est que tu m'as fait quand même réaliser que l'UNICEF et ta rencontre avec l'Afrique a planté des graines en toi et qui t'habitent encore. C'est à ça que je fais référence à savoir, il y a encore une petite partie de toi qui est capable de relativiser avec le recul. Puis je ne dis pas que c'est le fun de manger des claques, mais j'ai l'impression que tu as cette capacité-là de surtout quand ça brasse, tu cherches ça toi l'intensité quand ça brasse. Si tu aimes quand ça brasse quand c'est le fun puis que les millions rentrent, il faut que tu sois prêt à recevoir les coups que la vie va t'envoyer. C'est un peu comme si moi je m'applaudis parce que j'ai gagné un prix Gémeaux, mais il faut que je sois capable d'accepter la critique négative aussi.

[Guillaume] Oui, oui, absolument. Oui, puis la réponse est oui par rapport à ça. Je suis toujours capable de relativiser, la seule différence que j'ai compris avec le temps, c'est qu'avant je ne me posais pas la question si dans l'avion quand ils disent : « Si le masque à oxygène tombe, mettez le vôtre en premier. » Plus jeune tu te poses moins la question, voir si tu t'es mis en premier pour être capable d'aider les autres par la suite, tu te mets à aider, tu as de l'énergie, tu ne réfléchis pas, tu y vas par là. Et en vieillissant à un moment donné tu fais : « Est-ce que je suis bien solide pour pouvoir mieux aider l'autre à côté ? » Puis c'est une question qui maintenant fait partie de moi avant d'accepter quelque chose. Suis-je assez solide pour aller aider, parce que tu ne veux pas faire couler quelqu'un à côté de toi, tu veux juste être assez solide pour être réellement utile.

[Jean-Marie] Côté professionnel, tu vas recevoir des demandes de projets, peut-être même d'être porte-parole avec un revenu, mais du point de vue humanitaire, du point de vue spirituel, du point de vue plus développement social, y a-t-il des causes qui t'habitent présentement puis que toi tu serais prêt à aller au front présentement ?

[Guillaume] Moi il n'y a pas une cause avec laquelle je suis associé en ce moment, je suis encore, je te dirai que je suis volage, c'est-à-dire qu'on m'appelle, on me dit : « Ah viendrais-tu ici pour aider ? » Comme je te dis, toutes les causes sont bonnes et excellentes. Une qui m'ébranle énormément en ce moment, c'est le vieillissement de la population. C'est ces personnes qui ont bâti quelque chose, qui ont construit des endroits où on peut se réfugier, des hôpitaux, qui ont construit des ponts, des routes, des CLSC, des garderies et ces personnes-là qui sont tranquillement laissées à l'abandon, moi ça me trouble énormément. Ça me trouble énormément puis je trouve qu'on est extrêmement focus, moi la technologie m'inquiète beaucoup, autant que j'aime ça être capable de voir quand je recule dans mon char qu'il n'y a personne en arrière, mais autant que quand on tombe dans l'excès de cette technologie-là et qu'on laisse de côté ceux qui ont au pick puis à la pelle, construit des choses, le côté où on tasse humain pour laisse la machine prendre la place.

[Jean-Marie] C'est effrayant. Le système est priorisé par rapport à l'humain.

[Guillaume] Ouais, ça, ça me bloque. Ça me met le motton dans la gorge, c'est très difficile, la pauvreté, les gens qui quêtent au coin des rues, les autochtones qui sont dans des situations extrêmement douloureuses.

[Jean-Marie] En fait, l'injustice, tu l'as dit tantôt.

[Guillaume] L'injustice, j'avais lu « Conversation avec Dieu » puis à un moment donné, c'est des questions un peu piège qu'il finit par poser puis bon tu y crois ou tu n'y crois pas puis quand il arrivait sur l'argent, c'était tellement brillant quand il disait qu'un plafond devrait exister, un plafond. Quand tu es rendu à des milliards et des milliards, tu remets ça dans le pot puis ça s'en va à du monde pour que tu puisses au moins manger, avoir un toit, être soigné, le gros minimum. Mais l'excès d'avoir assez d'argent pour faire vivre 18 générations qui ne sauront même pas comment dépenser ces sous-là pour moi c'est un non-sens, complètement.

[Jean-Marie] L'antidote à ça c'est le partage. Selon moi il faut créer des occasions de partager. L'abbé Pierre l'a tellement dit qu'il faut revoir le partage. Mais j'ai l'impression te connaissant puis on va aller tranquillement à la pause, la petite transition musicale, mais j'ai l'impression que toi ça ne sera jamais assez. J'ai l'impression que tu es capable de voir la souffrance, l'injustice partout puis le petit gars qui revient chez eux puis qui dit : « Papa, je veux tous les aider. » Mais il y a encore en toi le petit gars qui veut sauver, qui veut aider puis en même temps qui voit qu'elle est grosse en maudit cette bouchée-là. C'est essoufflant, hein ?

[Guillaume] C'est très essoufflant, c'est très essoufflant.

[Jean-Marie] C'est quoi l'antidote pour toi ?

[Guillaume] C'est à toi que je pourrais poser la question parce que tu aides beaucoup de monde puis comment tu fais, moi je t'avais demandé à un moment donné : « On fait quoi avec quelqu'un qui quête puis qui va aller soit prendre une

bière, tu te dis que tu donnes. » Tu ne te casses pas la tête, sinon il va péter une vite, il va avoir besoin de sa dose. L'antidote pour moi bah c'est de donner, moi je donne trop même, moi j'ai aidé du monde puis encore aujourd'hui je me mets dans le trou vraiment pour aider tout le monde à côté de moi. Je suis un peu fou là-dessus. Mais c'est une façon de faire. Ma mère disait tout le temps : « Essaie de voir ton problème comme étant beau. » Quand tu as les moyens de perdre, dis-toi : « Hey moi je suis chanceux, j'ai les moyens de perdre. » Parce que j'ai fait de mauvais coups dans ma vie, des investissements complètement con, des pertes financières des affaires puis elle me demandait si j'avais encore les moyens dans le sens où est-ce que je vais vivre encore correctement puis est-ce que je vais perdre mon char, faire faillite. Non, donc il va falloir que je me revire de bord, elle me dit : « Bah bravo, tu as les moyens de perdre. Il y en a qui ont beaucoup plus les moyens que toi puis qu'ils ne veulent pas perdre une scène, ça, c'est un déséquilibre. Au moins tu n'as pas ce déséquilibre-là. » Puis c'est une belle phrase.

[Jean-Marie] Puis tu as tenté, tu as essayé, tu as tendu la main puis je te dirai pour terminer je pense que l'antidote c'est de toujours croire dans la bonté humaine puis de faire une petite différence versus l'indifférence. Il y a trop de gens qui restent dans l'indifférence parce que des fois ça fait mal de voir la souffrance humaine, mais en même temps j'aime mieux penser que je vais faire une petite différence et ce à tous les jours. Ça ne sert à rien de chercher des coups d'éclats, c'est sûr que c'est le fun à faire un don d'un million, c'est sûr que c'est le fun, mais tu es mieux de faire de la place dans ta vie à tous les jours pour faire une petite différence plutôt que de rester dans l'indifférence puis de dire que ça ne marchera pas. Moi je pense que c'est ça, c'est des petits gestes, c'est d'accumuler ces petits gestes-là, mais ce qui fait qu'à la fin de ta journée quand tu te couches : « Good job, good job, demain on recommence. »

[Guillaume] Je retiens ce que tu dis parce qu'effectivement ça doit être moins frustrant d'être capable de faire des petits gestes un peu à tous les jours que de sentir qu'il me semble que je ne fais rien puis à un moment donné tu te vides complètement, ce n'est pas faux ce que tu dis.

[Jean-Marie] Ouais, puis en même temps si tu penses que la bouchée est grosse, partage, appelle tes chums, comme tu l'as fait avec moi puis comme je le fais avec toi, je dis : « Hey, viens m'aider à aider. »

[Jean-Marie] Vous êtes toujours à l'émission Porte-parole, ici Jean-Marie Lapointe, je suis avec mon invité mon chum Guillaume Lemay-Thivierge qui se prête au jeu pour la deuxième portion de l'émission comme tous les invités, le concept c'est que j'ai plein de questions existentielles, philosophiques, on a du fun et c'est à toi de les piger au hasard, tu les lis à voix haute.

[Guillaume] Puis je réponds à voix haute.

[Jean-Marie] Ça serait le fun, oui. Ça serait le fun que tu répondes.

[Guillaume] J'adore. Le pire jour de ta vie, a été quoi ? Et mon Dieu, mais tu parles d'une question facile toi.

[Jean-Marie] C'est chien.

[Guillaume] Le pire jour de ta vie ? Je vais y aller directement, c'est chaque fois tu apprends la disparition de quelqu'un. Quelque chose qui ne reviendra pas. Et puis autant que quand ton enfant rentre à l'hôpital c'est la panique puis que ça te déstabilise, j'espère qu'il va être correct, mais moi les nouvelles où j'ai appris que mon ami, il était un peu plus vieux que moi, mais il était décédé, Daniel, c'est la première fois que je perdais quelqu'un proche de mon âge et que c'était une fatalité. C'était terminé à jamais de pouvoir voir cette personne-là. Ça fait partie des jours les plus difficiles.

[Jean-Marie] Ça, ça te scie les jambes. Daniel, est-ce que tu peux en parler un peu, c'était qui ce gars là pour toi ?

[Guillaume] C'est un gars que j'ai connu j'étais tout jeune, j'animais dans un cirque et lui était machiniste. Tu sais, il y avait quand même une bonne différence d'âge puis il avait un char neuf, une petite justy Subaru puis je lui avais dit : « Moi je suis capable de conduire ton char, même il est à clutch. » Il m'avait regardé, il dit : « Qu'est-ce que tu dis là toi ? » J'avais 12 ans puis il n'était pas fin vingtaine, 19, 21. « Qu'est-ce que tu dis là ? » Je dis : « Je suis capable de conduire ton char. » Il dit : « Essaye. » Puis là dans le stationnement puis je me mets à conduire sa voiture, il me demande comment ça que j'étais capable, mon père il m'avait montré puis on est devenu chum puis on ne s'est jamais quitté si on veut puis il y avait un autre de ses amis qui était machiniste, Alex, avec mon frère, il était drôle. Puis j'ai toujours aimé me tenir avec des plus vieux parce qu'ils nous faisaient faire des affaires qui n'étaient pas bébé. À un moment donné, il nous emmenait à La Ronde, il nous disait : « Tu vas avoir la grandeur, tu peux rentrer dans tel et tel manège. » Puis on gagnait des toutous puis il avait volé un jeu puis là on pratiquait à la maison puis on gagne des gros trucs, en tout cas une maudite belle période d'adolescence, je l'ai vu beaucoup à l'adolescence quand j'ai eu mon permis puis tout ça. Puis à un moment donné, mon père, c'était un soir, il m'appelle : « Daniel est décédé. » Hé, tabarnouche.

[Jean-Marie] De quoi ?

[Guillaume] Un accident dans la construction. Tu ne peux pas comprendre que quelqu'un ne sera plus là surtout la première fois que tu vis ça, cette situation-là. Ça fait partie des journées extrêmement douloureuses que j'ai connu et puis ouais.

[Jean-Marie] Écoute, tu me fais faire du pouce, j'avais oublié de t'en parler, tu as marqué des points dans mon cœur à l'époque tu étais avec Marie-Lou puis tu étais venu voir Joanna Comtois. Je t'en parle puis je suis encore ému. On le sait que la petite, c'est une question de semaines, qu'elle va décéder puis les souvenirs que j'ai de toi puis de ta blonde, vous avez des sourires, vous êtes avec Joanna et j'ai l'impression que ça là ça te remplit de bonheur d'arriver dans la vie d'une petite fille puis de lui dire : « Maudit que tu es belle, maudit que je t'aime, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » J'ai l'impression que ça, c'est la plus belle partie de toi que tu offres à l'humanité à travers une petite fille qui est malade. Donc au même titre que tu me dis que ton chum Daniel ça t'a sidéré, tu es quand même allé plonger puis tu es

rentré dans la chambre d'une petite fille qui allait mourir. Explique-moi comment tu as fait ?

[Guillaume] Je pense j'ai un rapport Jean-Marie avec la mort qui est beau. Je n'ai pas un bon rapport avec la souffrance par contre. Quelqu'un qui est condamné que je ne connais pas beaucoup, j'ai, je crois, cette capacité d'avoir un œil peut-être un peu différent. Avec l'empathie, avec la compréhension à peu près de ce qu'un parent peut ressentir, évidemment si je retourne ça vers un de mes enfants, je m'effondre, je ne peux pas parler comme ça si je te parle de mes enfants à moi. Mais Joanna et donc d'autres enfants que j'ai vus et qui étaient condamnés à mourir je me disais et si ça se terminait en beauté. Parce qu'à un moment donné je pense que ces enfants-là, ça doit être extrêmement lourd pour eux d'avoir cette pression de tes frères, sœurs, parents qui veulent donc pas que tu partes. Puis ils ont raison de pas vouloir te voir partir.

[Jean-Marie] Et tu le vois dans le regard des gens.

[Guillaume] Oui, tu le vois dans le regard des gens puis Joanna on était allé la voir chez elle, on voyait sa maman, on comprenait ce qui est en train de se passer, on était complètement impuissant, la dernière chose qu'on pouvait faire c'était de faire passer un moment agréable à cette personne-là. Tu es mieux de finir en beauté que de finir en larmes, je pense.

[Jean-Marie] Ou dans la détresse.

[Guillaume] Ou dans la détresse. Puis il y a une autre histoire que j'avais vécue avec une petite fille qui était dans une situation similaire donc qui était rendue au bout du rouleau puis qui avait son lit d'hôpital à la maison puis ses parents m'avaient dit : « Pourrais-tu venir la voir, elle aimerait ça te voir. » Je me suis toujours demandé la question si j'avais bien fait. Donc ses parents étaient là remplie de peine, d'espoir, de douleur de tout ça. Puis à un moment donné j'ai dit : « Est-ce que je peux lui dire quelque chose dans l'oreille qui va rester juste entre elle et moi ? » Ils ont dit que oui. Je lui ai dit tout simplement : « Bravo d'aller jusqu'au bout de ce que tu étais

capable de faire puis si tu pars avant, je pense que tes parents vont comprendre que tu as fait de ton mieux. » J'ai eu besoin à un moment donné d'être une personne qui ouvrait la porte à cette possibilité-là aussi qui existait que de disparaître dans la douceur. Et tu m'as déjà parlé, tu accompagnais des gens qui s'en allaient vers la mort et c'est quelque chose qui pourrait me faire un grand bien aussi parce que je pense que la mort ça fait partie de la vie, je lis beaucoup sur la mort imminente, des expériences de mort imminente puis je crois qu'il y a quelque chose de beau qui va suivre ça.

[Jean-Marie] Tu as parlé à Vincent Graton ?

[Guillaume] Non. Il a fait une expérience de mort imminente ?

[Jean-Marie] Non, mais il travaille sur ce projet-là, il l'a dit à ce micro-ci il y a une couple de la semaine, qu'il travaille, ah non, mais je vous mets en contact tu lui en parles, tu le connais, mais ce que je trouve beau dans ce que tu dis, je vais te le dire une fois.

[Guillaume] Désolé.

[Jean-Marie] Non, tu t'excuses quand tu ris ? Ne t'excuse pas quand tu pleures, c'est réglé, je ne te le répète plus. L'autre chose, je trouve ça tellement beau la vie qui s'est manifestée en toi quand tu as chuchoté à l'oreille de cette petite fille-là de : « Tes parents vont comprendre. » Tu imagines la culpabilité qui a peut-être fondu à ce moment-là ?

[Guillaume] Peut-être parce qu'elle est décédée quelques jours après.

[Jean-Marie] Non, mais je trouve ça beau d'avoir eu l'éclair, l'inspiration de lui dire ça parce que probablement on l'a tous vécu, moi j'ai vécu l'espèce d'insécurité de voir l'inquiétude, la culpabilité pardon, je me sentais coupable de voir mes parents

tristes, paniqués parce que j'étais malade, je me sentais coupable. Alors la petite puce, tu lui as enlevé une bonne partie de sa culpabilité comme : « Regarde, tu es rendu au bout, tes parents vont comprendre, on va être capable de survivre. » Joanna elle avait peur d'être oubliée, elle s'est arrangée pour pas qu'on l'oublie, elle a créé une fondation.

[Guillaume] Effectivement, elle ne sera jamais oubliée.

[Jean-Marie] Mais je trouve ça tellement beau de la façon que tu nous partages ça puis je ne sais pas si les parents vont entendre ça, mais je trouve ça beau.

[Guillaume] Je ne le sais pas, je ne le sais pas, mais c'est ça. Puis c'est une grande douleur et puis j'aimerais qu'on puisse s'en aller vers cette espèce d'acceptation là plus légère de la mort.

[Jean-Marie] Puis de faire une fin belle, de la rendre belle. Ce secret-là que tu as dit à la petite, que tu nous partages, en as-tu glissé un mot aux parents éventuellement ? Leur as-tu dit ce que tu avais chuchoté à l'oreille ?

[Guillaume] Je ne me souviens pas Jean-Marie si je leur ai dit parce que quand j'ai quitté la maison, on était rempli d'émotions tout le monde puis on se faisait une belle caresse puis j'ai appris son décès puis je me suis toujours posé la question si c'était une bonne idée ou pas puis je pense que c'était un secret qui pouvait perdurer dans le temps entre elle et moi. Et que c'était correct comme ça parce que chacun a sa douleur puis si ça lui en a enlevé un peu.

[Jean-Marie] Mais moi je te remercie d'avoir brisé l'anonymat, de l'avoir partagé parce que ça va peut-être donner beaucoup d'idées à d'autres parents, à d'autres enfants.

[Guillaume] Peut-être écoute, on y va avec une autre question existentielle.

[Jean-Marie] Une facile.

[Guillaume] Une facile. Alors, imaginez un 24 heures de rêve du réveil au coucher, ça serait quoi ? Ah ça c'est facile Jean-Marie, ça c'est la question la plus facile. Le rêve, alors je vais me concentrer sur moi, je vais laisser faire l'égalité, le rêve admettons, de la chanson « Imagine » de John Lennon qui serait mon premier en passant.

[Jean-Marie] Une journée de rêve, un 24 heures.

[Guillaume] Mais une journée de rêve, moi je vole, tout simplement. Je vole comme Superman. En partant d'ici je ne marche pas, je me soulève et je vole puis là je suis rendu dehors, je fais : « Où vais-je ? Je fly vers Québec.» Le froid, le château de glace et je vole, je vole comme Superman. 24 heures de temps, c'est ça.

[Jean-Marie] Charlebois l'avait dit si tu avais des ailes d'un ange tu ne partirais pas au Québec. Toi, tu serais allé à Québec.

[Guillaume] Puis après ça je fly ailleurs parce que si on revient sur les expériences de mort imminente, il y a quelque chose qui revient pour la plupart des gens qui ont vécu ça, c'est de s'élever, de voler, de pouvoir aller d'une pièce à l'autre, d'un endroit à l'autre. En tout cas, mais moi voler, c'est pour ça que je me suis mis à sauter en parachute, c'est pour ça que j'ai fait mon cours d'avion, de pilote, de tout. C'était de voler, moi.

[Jean-Marie] Est-ce que tu volerais seul ? Donnerais-tu un lift à tes enfants, à ta blonde ?

[Guillaume] Moi j'aimerais avoir le pouvoir de prendre quelqu'un comme Superman faisait, faut qu'ils me tiennent par exemple, mais non je donnerais le pouvoir à d'autres pendant 24 heures.

[Jean-Marie] Tu as encore dix ans ? Excuse moi, le ti-cul de dix ans, il n'est pas loin.

[Guillaume] C'est sûr, on a le temps pour une autre question ?

[Jean-Marie] Bien sûr, on a le temps, certain.

[Guillaume] Si tu étais sur le point de courir et que tu avais la possibilité de faire un seul vœu ?

[Jean-Marie] Non, non, c'est mal écrit.

[Guillaume] Ah « mourir » probablement. Qui appellerais-tu donc pour lui dire quoi ? Je vais la relire, si tu es sur le point de mourir et que tu avais la possibilité de faire un seul appel téléphonique, tu appellerais qui, tu lui dirais quoi ?

[Jean-Marie] C'est une autre petite question légère.

[Guillaume] Oui, celle-là est facile.

[Jean-Marie] Un coup de téléphone à faire.

[Guillaume] C'est drôle, c'est drôle d'essayer d'imaginer ça. Je suis en train de mourir. Qui tu appelles ? Je pense tu appelles quelqu'un qui n'a pas de rapport. Parce que si j'en ai juste un, tu me dis que je ne peux pas choisir, je ne peux pas

prendre un de mes quatre enfants, je ne peux pas prendre ma blonde, tu comprends, je ne peux pas tous les appeler mes gens proches. Automatiquement il y a de l'injustice.

[Jean-Marie] Non, mais on peut faire des appels avec mains libres. Donc tu peux parler à un groupe aussi. Je te le donne, je t'aide.

[Guillaume] Tu es gentil, bah si tu me donnes le groupe, c'est les enfants. C'est les enfants, c'est la famille, mais je pense ça, c'est les enfants, c'est ta femme, c'est les gens avec qui tu vis tous les jours puis c'est tout faire pour leur dire : « Ne vous inquiétez pas pour moi. »

[Jean-Marie] Ah c'est ça que tu leur dirais.

[Guillaume] Ah oui c'est ça que je leur dirais. « Ne vous inquiétez pas pour moi, papa va très bien, je vous le garantis. »

[Jean-Marie] As-tu vu qu'est-ce qui est écrit à la fin dans la dernière portion de la question. C'est ça qui est intéressant, c'est qui tu appellerais et tu lui dirais quoi et après ça entre parenthèses : « Et qu'attends-tu pour le faire ? » C'est intéressant ça.

[Guillaume] Parce qu'effectivement que si tu dis: « Je meurs demain matin, ne vous inquiétez pas pour moi, vous pleurez parce que vous vous ennuyez de moi, oui, d'accord, mais pas de pauvre lui, non, c'est pauvre vous. Et faites votre possible pour être heureux malgré tout ça. »

[Jean-Marie] Moi ce que je trouve le fun dans notre balado, dans notre émission, c'est que c'est enregistré c'est aussi capté par une caméra donc ils l'ont reçu, mais je vais faire du pouce là-dessus.

[Guillaume] Vas-y.

[Jean-Marie] Si tu avais la possibilité de faire un appel dans l'au-delà, si admettons que le paradis existe là, quelqu'un qui est décédé, qui t'appellerait ?

[Guillaume] J'appellerai ma mère. J'appellerai ma mère, oui, je lui ferais une petite discussion. Hier, j'ai parlé à mon père dans mes rêves bien bizarres, je faisais de l'insomnie et je n'étais pas capable de m'endormir, pas capable de m'endormir je pensais à des affaires insignifiantes qui ne servent à rien et finalement je dis à haute voix : « Papa vient donc me chercher. Viens me chercher, viens m'endormir. » Parce que mon père était un insomniaque. Et mes parents c'est les deux personnes les plus importantes dans ma vie. Et donc je te dis ma mère ici en entrevue, mais je te dis qu'hier soir quand j'ai réussi à m'endormir, j'ai rêvé que le téléphone sonnait, j'ai décroché c'est quelqu'un qui s'est fait passer pour une fille, mais c'était la voix de mon père puis je dis : « Papa, je te reconnais, tu n'es pas une fille, je te reconnais. » Il a dit : « Bah oui, c'est moi . » Alors mon père est venu me parler dans mes rêves hier puis là tu m'as demandé ça aujourd'hui.

[Jean-Marie] Donc tes deux parents ne sont pas là.

[Guillaume] Mes deux parents sont partis, ouais.

[Jean-Marie] Quand tu vis des coups durs parce que moi quand je vis des phases tough, je pense, à mes parents. On est orphelin tous les deux, toi puis moi. Je vais me recueillir à la pierre tombale de ma mère, mon père n'est pas encore enterré. Est-ce que tu as ce genre de discours là toi avec tes proches disparus, ton père, ta mère quand tu vis des périodes tough, tu leur parles ?

[Guillaume] Oui, je leur parle. Ouais, ouais, je leur parle. Je leur parle quand je suis dans un moment vraiment tout seul donc dans ma voiture, je roule puis là je me mets à leur parler puis j'essaye du plus profond de mes connaissances de ce qu'ils étaient, j'essaie d'entendre la réponse et des fois je vais la dire à haute voix. Ils me

diraient probablement ça, blabla. Puis là je pars. Ma mère me dirait ça : « Ne t'en fais pas de ça. » C'est ça, je leur parle vraiment ouvertement, facilement, je me confie, je leur dis ce que je trouve tough, je leur dis ce que je trouve pénible, difficile, comment ils ont fait pour passer à travers ça eux autres aussi, je reconnais leurs forces aussi. Mon père sur son lit de mort, je lui ai dit : « Je vais prendre tes forces, je vais laisser faire tes faiblesses, en tout cas je vais essayer. » Puis j'ai une drôle d'image, j'étais là quand ils l'ont mis dans l'incinérateur et tu as un petit œillet de vitres puis tu peux voir à travers à peu près. Puis bon, les flammes n'étaient pas commencées, mais j'ai voulu aller comme jusqu'au bout du processus puis ce qui m'a marqué le plus c'est de voir que la chair, l'humain si on veut, la carcasse était à disparaître, mais sa création était bien vivante. Je me suis dit que c'était ça les vies antérieures, pas les vies antérieures, mais de se réincarner. En fait je pense que j'ai eu cette image-là, j'ai fait : « Voilà, tu es réincarné, concrètement je suis là. Et tu vis en moi à partir de maintenant puisque ton corps est en train de disparaître.»

[Jean-Marie] C'est flyé pour voir ça puis en même temps ça t'as fait réaliser que ton père, ta mère ne seront jamais bien loin de toi là.

[Guillaume] Effectivement, effectivement, mais ils vont quand même nous manquer hein, tu le sais c'est quelque chose. Je prends une autre question, oh j'en ai pogné une grosse, tu écris à la main. Ta plus grande peur ? Oh ma plus grande peur, c'est la souffrance physique. Moi la souffrance physique et j'inclus mentale parce que pour moi la souffrance mentale c'est une souffrance physique. Ça me fait peur, énormément, énormément. J'ai très peur de la violence.

[Jean-Marie] Mais tu as peur de souffrir ou de ne pas passer à travers ta souffrance ?

[Guillaume] J'ai peur de souffrir. En ce moment-là ce qui se passe là il y a un drame épouvantable, il y a eu un drame dans une garderie avec l'autobus puis je ne peux pas en parler, mais d'imaginer la souffrance physique.

[Jean-Marie] Le tremblement de terre en Turquie.

[Guillaume] Le tremblement de terre, en ce moment il y a des gens qui sont ensevelis. Ah ça me fait mal. C'est pour ça que moi je ne comprends pas que dans notre société on n'ait pas accès à une mort douce, sereine, agréable et vraiment accessible.

[Jean-Marie] Ça commence.

[Guillaume] Ça commence.

[Jean-Marie] Ce n'est pas fini.

[Guillaume] Mais mon Dieu qu'on est loin puis qu'on laisse des gens être dans une souffrance énorme, beaucoup trop.

[Jean-Marie] Ça tu me rejoins là-dedans.

[Guillaume] Beaucoup trop longtemps, une autre question. Si tu avais la possibilité de passer une journée de ta vie en compagnie d'une personne connue, vivante ou décédée, ce serait qui ? Moi j'en prendrai deux, je suis obligé de tricher dans ta question.

[Jean-Marie] Je suis dont surpris.

[Guillaume] Mais moi je prends John Lennon et Hitler puis je les mets les deux en face de moi puis là on va se jaser. « Qu'est-ce qui fait que toi, John Lennon, tu as vu la lumière, tu as vu l'espoir ? Qu'est-ce qui fait, Hitler que tu as vu une destruction justifiable d'une partie de l'humanité ? » Qu'est-ce qui fait qu'on s'en va dans des pôles complètement opposés et qu'on l'accepte ? Parce qu'avant quelqu'un se fasse dire qu'il est en train de commettre un crime de guerre, on laisse la guerre exister. Il y a de la guerre au moment où on se parle Jean-Marie. Il y a de la

souffrance, il y a des tueries. Qu'est-ce qui se passe pour que l'humain ait besoin de -- Est-ce que c'est vraiment ça le sens de l'humanité ? C'est qu'on a à la fois la douceur, la bienveillance et le respect et à la fois la méchanceté. Est-ce qu'on a besoin des deux pour être un humain ? Est-ce que c'est un mal nécessaire ?

[Jean-Marie] Et pourquoi tu veux réunir deux symboles ?

[Guillaume] Pour comprendre. Pour comprendre. J'ai besoin de comprendre. J'ai de la misère à me coucher le soir quand il y a quelque chose que je ne comprends pas. Puis dans les dernières années, je parlais de curiosité puis il y en a qui ont tourné ça à la dérision. J'ai besoin de comprendre. Faites-moi une explication claire. Si je ne comprends pas, je ne pourrais pas continuer. Quand quelqu'un me dirige puis je joue comme acteur, souvent s'il me donne l'émotion, avant je dis : « Fais-moi comprendre ce que tu as besoin que le personnage fasse ressentir aux gens si je le comprends, je vais être capable de te le donner, si je ne le comprends pas, ce ne sera pas possible. Je ne suis pas un perroquet. »

[Jean-Marie] En tout cas, j'ai le malheur de te dire que tu n'as pas fini de faire l'insomnie le grand parce qu'il y a des affaires sur la Terre qu'on ne comprend pas. Tu vas faire un bout là-dessus. Alors, dernière question, c'est écrit ici, c'est la dernière question que je pose à tout le monde. Tu vas compléter la phrase : « Guillaume Lemay-Thivierge c'est... »

[Guillaume] Un humain sensible, lucide et complexe. Très complexe.

[Jean-Marie] Guillaume Lemay-Thivierge, merci d'avoir passé cette heure avec moi, avec nous autres, je me sens privilégié, tu as été extrêmement touchant, intime, coloré. Tu as été toi, je ne m'attendais pas à autre chose de toute façon puis on va se revoir. Merci, bien gros, bien gros mon chum, tu es un beau bonhomme.

[Guillaume] Tu es un beau bonhomme Jean-Marie, merci beaucoup.

[Jean-Marie] Alors l'émission Porte-Parole c'est quoi ? Bah c'est une idée originale de Marie-Philippe Lemarbre et je l'ai aidé un petit peu. Philippe Lapointe c'est qui, c'est le directeur de la radio ici, Jean-Sébastien Laliberté c'est notre chef diffusion, Mathieu Tessier est notre responsable de la mise en ondes et réalisateur aussi de l'émission live, Gerlie Ormelet qui est la responsable des réseaux sociaux. Je vous dis un gros gros merci d'avoir été avec nous puis on se dit à une prochaine de l'émission Porte-parole.